



HAL
open science

De la psalmodie monastique à la traçabilité numérique, une archéologie du lire.

Yves Chevalier

► **To cite this version:**

Yves Chevalier. De la psalmodie monastique à la traçabilité numérique, une archéologie du lire.. Y. Chevalier, C. Loneux. Foucault à l'œuvre, EME, pp.163-177, 2006, Echanges. hal-00494909

HAL Id: hal-00494909

<https://hal.science/hal-00494909>

Submitted on 24 Jun 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De la psalmodie monastique à la traçabilité numérique, une archéologie du lire.

Yves Chevalier

Université Bretagne-Sud
CERSIC-ERELLIF. Rennes 2
yves.chevalier@univ-ubs.fr

En 1971, Michel Foucault est reçu au Collège de France. Il y prononce sa leçon inaugurale, « L'ordre du discours ». C'est un texte passionnant qui aborde notamment la manière dont une discipline se constitue en modelant et en organisant ses formations discursives, ses discours.

« La discipline est un principe de contrôle de la production du discours ». Il y a là de quoi faire...¹ Et nous avons déjà évoqué ces questions dans des travaux anciens. Les deux approches qui y sont évoquées : l'approche critique et l'approche généalogique qui pourraient au final structurer l'ensemble de l'œuvre de Michel Foucault .

¹ Voir Chevalier Y. et Juanals B., in « Espaces Physiques, espaces mentaux : identités et échanges. » Y. Chevalier (ed), Collection UL3 Lille. 2006.

Leçon fondamentale pour qui veut comprendre la naissance des SIC et son inscription institutionnelle. Mais aussi un texte au souffle programmatique inouï dans lequel Foucault invite ses lecteurs au travail : ne plus s'en remettre à la « monarchie du signifiant » (OD 72) ni aux mirages de la continuité, sans doute. Ne pas faire allégeance totale aux monolithes disciplinaires. Renversement, discontinuité, extériorité, spécificité, soit ; mais ce faisant quel statut donner au discontinu ? Comment en traiter les objets ?

Mettre « Foucault à l'œuvre » c'est ce que ce chapitre se propose de tenter, comme nous l'avons tous un peu tenté lors de ce séminaire de deux ans passés à s'essayer à la lecture de Foucault. Faire l'histoire du présent, procéder à l'analyse critique et archéologique de la notion de livre, à travers deux moments emblématiques de son histoire.

Naissance du livre.

De nombreux ouvrages nous racontent l'histoire du livre comme objet sémio-socio-technique. Nous citerons Vandendorpe (1999), Chartier (1987,1996) par exemple.

Plus rares les ouvrages qui nous racontent l'histoire du texte (Illich, Deremetz, Jeanneret, ...)

Notre propos n'est pas de contribuer à ces travaux, mais de nous livrer à ce que Foucault appelle la « désinvolture studieuse » à propos de l'histoire du livre. La question que nous posons ici est la suivante : pourquoi l'histoire du livre est-elle identifiée largement et unilatéralement à l'histoire d'une technique d'imprimerie et de diffusion ?

Une conception techniciste et progressiste de l'humanité nous a en effet accoutumés à identifier la révolution du livre à la naissance d'une technique : l'imprimerie, quelque part en Allemagne dans l'atelier d'un certain Gutenberg. Si l'on y regarde de plus près, quelques observations s'imposent. Il n'est pas question

de remettre en cause l'idée selon laquelle cette invention des caractères mobiles a constitué un moment décisif de cette révolution.

Mais les exemples de ces raccourcis, quelquefois « romantiques », de l'émergence des dispositifs sociotechniques sont nombreux : on pourrait en évoquer un, cinématographique, celui-là.

Dans le film de Stanley Kubrick, *2001 Odysée de l'espace*, par exemple, l'apparition de l'outil est liée à UN phénomène quasi magique et aléatoire, le primate qui tape par terre avec un os et « découvre » le principe de l'outil puis de l'arme après « contact » avec cette étrange pierre noire. C'est une vision romantique du monde et du progrès de l'humanité. Sans doute savons-nous tous, plus ou moins consciemment, que cela ne s'est pas passé ainsi, mais plutôt avec des avancées et des reculs, des hésitations, des repentirs, une succession de phases de lumière et d'obscurité, comme nous l'ont montré Bachelard, Canguilhem, Dumezil et bien sûr Foucault. Il n'empêche que la manière dont nous appréhendons aujourd'hui la relation entre science/technologie et société est largement tributaire de ces visions romantiques de l'émergence du savoir et des savoir-faire. Nous avons tous, dans ce domaine comme dans d'autres, nos « images d'Epinal ».

Un peu d'archéologie ou plutôt d'histoire

Ivan Illich s'est intéressé à Hugues de Saint-Victor, et à son *Art de Lire* 2. L'enseignement qu'a délivré ce dernier à Paris vers 1120 est déterminant pour notre réflexion. Né en 1096 mort en 1141, soit trois cents ans environ avant l'apparition de l'imprimerie (c'est en 1455, que Gutenberg imprime la Bible) ou pour être plus précis, avant l'apparition des caractères mobiles en

² Ivan Illich, *Du lisible au visible : la naissance du texte*, Ed du Cerf, 1991.

Europe, puisqu'ils existaient déjà en Chine depuis l'an 1055. Hugues de Saint-Victor, donc, enseigne à Paris dans un monastère, et rédige vers 1128 un *Art de Lire*, le *Didascalicon*.

Hugues de Saint-Victor et Pierre Lombard, évêque de Paris en 1140, (plus connu puisqu'il dessine en quelque sorte la cathédrale Notre Dame de Paris) vont constituer une période charnière dans cette histoire.

Hugues de Saint-Victor enseigne à ses élèves une relation très particulière aux écritures. Il demande à ses étudiants de faire du livre un « espace intérieur imaginaire », de spatialiser leur lecture. Le lecteur doit être pris (enchanté) par le texte. Le marmotement monastique, la lecture oralisée et psalmodiée, a cet objectif. Au Moyen Age, jusqu'au 13^e siècle en tout cas, la lecture est un rituel, la commémoration rituelle d'une histoire sacrée. Les moines lecteurs entrent dans le livre (les différents livres de la Bible, bien sûr) comme dans un jardin, on a presque envie de dire comme dans un « tunnel » et n'en sortent qu'à la fin. Motivation spirituelle bien sûr, voyage intérieur, certes, mais il faut aussi noter qu'aucun repère typographique ne pouvait les aider à s'y retrouver : les mots sont collés les uns aux autres, pas de ponctuation, juste une lettrine de début, pas de tailles ni de couleurs différentes. Le lecteur s'expose à la lumière de la page et doit s'y voir comme dans un miroir. Il y a « co-naissance », naissance simultanée du lecteur et du texte. Mais le texte – au sens où nous en parlons aujourd'hui - n'existe pas encore en tant qu'objet que l'on va lire.

La lecture n'est donc pas un décodage, c'est une imprégnation. Hugues de Saint-Victor représente le point le plus abouti de cette vision hautement ritualisée, mnémotechnicisée et hiérarchisée de la lecture ³. Mais

³ Voir Emmanuel Souchier, « Quand les mnémotechnologies questionnent notre mémoire », *Interdisciplines*, Février 2003, Quinzièmes entretiens J. Cartier,

cette période va aussi voir l'émergence de dispositifs techniques majeurs, étapes sans lesquelles le livre que nous connaissons aujourd'hui n'aurait pu exister.

On comprend mieux maintenant qu'il y a eu plusieurs étapes à la révolution du livre. L'une d'entre elles semble être passée quasi-inaperçue. A partir du VIII^e siècle, on va commencer, très progressivement, à introduire dans le texte à lire des repères, ainsi les mots sont séparés. Plus tard (IX^e, XI^e), on écrit en minuscule caroline, on utilise des capitales, des abréviations algorithmiques (pour réduire le volume des volumes et leur poids si l'on peut dire. Notons aussi l'utilisation du vélin et du papier), des lettrines historiées, des têtes de chapitre. Bref une géographie de la page, une topographie pour l'œil. L'élève novice de Hugues de Saint-Victor était bien incapable de retrouver physiquement dans ses codex primitifs tel ou tel passage de l'Écriture sacrée. Il était en revanche capable de réciter la suite de n'importe quelle phrase prise au hasard dans la Bible.

Vont apparaître également, peu à peu, des mentions exégétiques, des commentaires dont le statut textuel sera différent : caractères plus petits, notes de bas de page, notes marginales, couleurs différentes. L'enluminure va acquérir un statut propre, et ne sera plus consubstantielle à la ligne à laquelle elle est attachée. Le texte, par ces techniques manuelles, est créé en tant qu'objet cognitif, avec son économie sémiotique propre.

Quand paraît l'Art de lire, le *Didascalicon*, de Saint-Victor c'est déjà la fin de l'ère du marmottage monastique, véritable et total mode de vie spirituelle. Dès 1240, deux cents ans avant l'imprimerie, le livre va ressembler davantage à celui que nous avons aujourd'hui entre les mains qu'à ce que les élèves d'Hugues de Saint-Victor avaient sous les yeux sur leur lutrin. Le texte est désormais une réalité, déjà virtuelle, planant sur sa matérialité, à la surface du livre.

http://www.interdisciplines.org/defispublicationweb/papers/18/1#_1. consulté le 17 Juillet 2005.

C'est Pierre Lombard, évêque de Paris, (mort en 1160) qui va systématiser cette révolution cognitive : des index, des tables des matières, des mots-clés soulignés en rouge. Il distingue les notes par une typographie spécifique, il utilise des guillemets pour indiquer où elles commencent et se terminent. Il place des références marginales. Pierre Lombard marque une rupture, un véritable bouleversement.

Le livre, c'est donc tout autant l'architecture intellectuelle et cognitive qui nous le rend lisible que l'imprimerie qui nous le rend accessible.

Effet de système. Effet de sens.

Qu'est-ce que cela change, se demandera-t-on ? Beaucoup de choses, la vraie question est plutôt : pourquoi cet oubli ?

Parce qu'une vision très techno-centrée s'impose à nous tous, sans doute renforcée depuis le 18e siècle et le siècle des Lumières. Cette vision fait prévaloir les aspects techniques visibles des « révolutions cognitives ». Les lois du visible ont elles aussi évolué, très étroitement liées à celles du pouvoir et de ses attributs. Du Crom-lech, au tumulus, de la butte médiévale à Versailles, de la cathédrale au beffroi, les modes de visibilité architecturale des pouvoirs contaminent l'ensemble des dispositifs socio-techniques. Cette vision triomphe aujourd'hui avec la société de l'information et son architecture nodo-réticulaire universelle dont le message social est simple parce que purement technique : l'accès numérique universel aux informations et aux données est la clef absolue du progrès de l'humanité.

Le modèle techno-scientiste a donc une histoire, c'est-à-dire des histoires. Et nous pouvons, si nous le souhaitons, retracer l'histoire idéologique de ce modèle depuis le siècle des Lumières, le siècle qui a créé ce lien qui nous semble indissociable aujourd'hui, dans notre tradition « révolutionnaire », entre démocratie et science,

tellement indissociable qu'on ne s'interroge plus guère ni sur l'une ni sur l'autre. Il ne s'agit pas ici de remettre en cause ce que nous a légué « l'École de la République ». Nous voulons – comme nous y invite Foucault – tout simplement que nous restions capables de distance critique, capables de jugement. Que nous restions des diagnosticiens du présent.

Approche généalogique du document numérique.

En nous posant la question de l'utilité de Foucault pour nous aider à appréhender une question actuelle, la question du statut du document numérique, non posée par Foucault lui-même bien sûr, on peut rappeler que quand Foucault parle de technique, il s'agit des dispositifs sociotechniques mis en place autour de l'enfermement, de la maladie mentale, du contrôle social, etc.

Cette question du document numérique mobilise quelques équipes de recherche en ce moment, notons l'équipe STIC CNRS et le RTP « Pédaque », les URFIST, l'ENSIB... Comment la question se pose-t-elle ?

Comment définir le document entre ses trois composantes de forme, de signes et de relation ? (distinction empruntée à la linguistique entre syntaxe, sémantique et pragmatique.)

Posée ainsi, cette question évacue la notion de texte, la notion de support, la notion d'énoncé et celle d'énonciation, donc et on en revient à notre Foucault, la notion de discours, telle que l'entend Foucault nous y reviendrons ; toutes notions réputées non pertinentes ou peu pertinentes par ces approches techniques sinon technicistes. C'est l'approche informationnelle radicale, les travaux sur le web sémantique, les technologies OAI et RSS sur le balisage et l'indexation, les recherches sur le wiki dans ses liens avec la philosophie *zen* sur la « perfection de l'inachèvement », l'abolition de la

causalité aristotélicienne, l'instauration de « l'implication tendancielle » (F Jullien) et le relativisme philosophique ?

L'idée c'est donc de voir s'il est possible de mettre en relation discutante ces thèses très actuelles, et ce que dit Foucault sur le discours, tout cela de manière intemporelle mais non intempesive. Il y a certes des « espaces cognitifs » mais il y a aussi du « temps cognitif ». Tentons une première approche de cette question en mobilisant Michel Foucault.

Le document numérique et la mort de l'auteur

On pourrait trouver une surprenante familiarité entre la volonté Foucault de casser les notions de « livre », d' « œuvre » et d' « auteur » (voir l'article de 1969 ; Dits et Ecrits, t. 1- pp. 817-832) et certaines valeurs défendues par les militants des archives ouvertes, de l'écriture hypertextuelle collaborative.

Evoquons rapidement quelques unes de ces valeurs. Celle qui semble prévaloir sur toutes les autres c'est l'éthique intellectuelle du partage intégral des données scientifiques. C'est, pourrait-on dire, l'idée d'une communauté scientifique universelle, totalement transparente à elle-même dans ses travaux et ses productions. Ce que Flichy appelle « l'utopie communautaire ». Une autre de ces valeurs, très liée à la précédente, c'est celle de l'ouverture scientifique : l'institution académique, pense-t-on, met en place des réseaux et circuits de visibilité qui sont contraires à l'idée précédente de communauté scientifique et qui ont pour fonction la reproduction très contrôlée d'une élite, reproduction fondée sur le maintien des avantages symboliques acquis et sur l'allégeance des prétendants. Il convient donc d'ouvrir au maximum ces circuits et de favoriser la « publication », ou « publicisation » de tous les travaux de ceux et celles qui se réclament de telle ou telle communauté scientifique. Cette posture présente pour ses défenseurs l'avantage de rejeter dans le conservatisme scientifique le plus ordinaire tous ceux qui

d'aventure s'y opposent. On se souvient des « chiens de garde » de Paul Nizan.

Une autre valeur est celle de la transparence, identifiée à la démocratie. Mais une fois ce rappel fait, entrons plus avant dans notre analyse.

Foucault montre bien, en effet, notamment dans son article du 22 février 1969 que le livre est une « unité faible » (AS 34). Un livre, écrit-il, n'est « qu'un nœud dans un réseau » (ibidem). Nous y sommes donc. L'intérêt de Foucault pour R. Rousset grand amateur d'hypertextes, l'idée si vivante de « stratification » de l'écriture, tout cela instruit en faveur de cette familiarité. On sait aussi que Foucault fustige les « continuités irréflechies » (AS 36) sur lesquelles on prétend, a posteriori, bâtir ou rebâtir une œuvre. Foucault n'a jamais prophétisé ou décrété la mort de l'auteur. Ce qui l'intéresse, dans une démarche maintenant bien connue, c'est ce que révèle sur la « fonction-auteur » le fait qu'on pose la question de l'auteur. Et c'est bien cela-même qui nous intéresse ici également.

Si on analyse de près l'un de ces dispositifs d'écriture partagée, précisément le site collaboratif d'échanges sur le « doc num » (URFIST de Nice), on peut aisément faire quelques constats, certains surprenants. <http://www.unice.fr/urfist/DOCNUM/> (consulté le 17 Juillet 2005)

D'abord la morcellisation du texte en paragraphes, réputés unités cohérentes sémantiques autonomes – du moins le suppose-t-on - ; la tentation (palpable dans ses manifestations techniques matérielles) d'assimiler ces paragraphes et les « réponses » qu'ils suscitent, à des éléments de paires adjacentes, réponses ou questions aux éléments des autres textes. Ne trouvons-nous pas dans cette assimilation des échanges discursifs écrits une vulgate du discours oral, comme dispositif en paires adjacentes, totalement, semble-t-il, inadéquate à décrire l'espace discursif qui se dessine dans ces échanges intellectuels. De plus, sur le plan typographique, le dispositif choisi est celui de la note intratextuelle avec

hyperlien vers le texte source, dispositif qui vient renforcer graphiquement ce pseudo dialogue terme à terme. De même le dispositif d'écrans multiples va dans le même sens. Rappelons que ce dispositif de cadres multiples se trouve aussi dans les éditions savantes de la Bible avec la séparation des pages en deux voire trois niveaux d'architecture ou d'établissement du texte.

« A l'issue de la discussion un lien sur chaque paragraphe permettra de lister les notes associées » peut-on lire sur la page d'accueil. »

Ce dispositif de notes intratextuelles a pour autre effet de réintroduire de manière subreptice - et insistante à la fois - la notion d'auteur individualisé puisque les caractères d'appel de note et d'hyperlien renvoient nécessairement à un auteur désigné par ses initiales, et au numéro du paragraphe commenté. « Notes associées » : là encore c'est un processus de type associatif et cumulatif de l'échange qui prévaut. Tout se passe comme si le « résultat », il faudrait dire la « relation » d'un échange, d'une confrontation scientifique, ne pouvait être autre chose que la somme strictement cumulée des interventions produites ou suscitées. Nous avons affaire ici – à tout le moins, nous n'en sommes pas loin – à une vision positiviste accumulative de la démarche scientifique médiatisée, fondée sur l'idée de progrès et celle de transparence. C'est bien là ce que Foucault nommait dans l'Ordre du discours les « obstacles aux discours ».

« Le thème de l'universelle médiation est encore, je crois, écrit-il, une manière d'éliider la réalité du discours. »⁴

De même peut-on lire :

« Les paragraphes de ces textes sont numérotés avec les initiales des auteurs.

- Ils sont ouverts à discussion sur la liste : docnum@ml.free.fr

⁴ Foucault, Michel, *L'ordre du Discours*, op cit p50.

- Pour s'inscrire à cette liste, la production d'un commentaire sur un des textes est obligatoire (commentaire = inscription à la liste) : envoyer un commentaire à [inscriptiondocnum@free.fr]

- Chaque contributeur devra indiquer le n° de paragraphe (exemple, [Y]-1) sur lequel porte son commentaire. Les "ancres" en introduction et en conclusion (exemple, [Y]-I) et [Y]-C) sans paragraphe associé permettent des remarques d'ordre général.

- Après un temps de débat (jusqu'au 28 mai), nous tenterons un exercice hypertextuel (ajout des commentaires au(x) texte(s)), pour éviter une synthèse subjective et conserver la trace des échanges sous forme de liens. L'évolution du travail est visible ici (accès réservé aux contributeurs). »

Notons cette expression étonnante : «ajout des commentaires au(x) texte(s) pour éviter une synthèse subjective »

Il y a donc bien une objectivité postulée du texte et le dispositif technique est censé pouvoir la révéler. Il n'y a pas de différence majeure, ni de forme ni d'esprit ni d'architecture, entre un tel dispositif et l'exégèse biblique la plus ordinaire, qu'Antoine Compagnon appelle la « machine à écrire théologique », et cette relation structurelle entre un texte et un métatexte.

Entendons-nous bien, il ne s'agit pas d'excommunier le dialogue scientifique qui peut se tramer ou se tisser ici ou là. Il est bien réel, on s'en rendra compte assez vite. Il s'agit seulement, après Foucault, de noter que sous des dehors techniques évoquant la nouveauté radicale, ce sont des formes traditionnelles, historiques, du dialogue intellectuel, scientifique ou religieux qui sont mis en œuvre. L'exégèse n'en étant pas, on en conviendra, la forme la plus « moderne ».

Autre commentaire : on peut lire ceci [GG9], c'est-à-dire le 9e § du texte de Gabriel Gallezot, dans l'un des textes figurant sur ce site

« [GG-9] Trois concepts clés émergent alors. Ils offrent une autre façon d'envisager le découpage « forme, signe, médium ». Dans le contexte que nous avons dressé avec le

cycle ils permettent d'appréhender les notions de : Granularité (signe), plasticité/versatilité (forme+signes), traçabilité forme+signe+médium) ».

De la granularité à la traçabilité se développe l'idée de la computabilité intégrale du texte, c'est-à-dire de sa réduction possible – souhaitable dans une perspective archivistique – à un algorithme quasi binaire, balisé en XML ou en RSS 5. L'idée de computabilité du texte, c'est-à-dire de sa réductibilité à un modèle binaire, - pour employer le jargon d'aujourd'hui - sous-tend, à mon sens, l'ensemble des 20 siècles de l'exégèse biblique. Les usages connexes actuels du terme de traçabilité ne font qu'alimenter cette hypothèse : contre la vache folle la traçabilité alimentaire, contre l'herméneutique folle la traçabilité documentaire.

Voici le commentaire que fait Y. Jeanneret de ce dispositif et ses raisons d'y participer.

« Je trouve la situation intéressante, sur le plan discursif : une tentative d'écriture convergente dans sa valeur de provocation pour une écriture divergente. Dans son effort de formuler dans un vocabulaire commun des problématiques liées à des histoires différentes, RTP rend visibles des enjeux et des ambiguïtés. Je souhaite contribuer à expliciter ces enjeux. »⁶

Il faut également noter que l'objectif explicitement annoncé de cette entreprise, c'est précisément la constitution d'une archive « algorithmiquement » constituée, rendue visible par un dispositif hypertextuel qui explique, de fait, la nomenclature et la partition des

⁵ Les enjeux actuels sur la généralisation des normes d'indexation sont considérables. Les chercheurs doivent s'emparer de cette question et éviter que seule la dimension technique ou informatique soit structurante dans le traitement de cette question.

⁶ Il faut rendre hommage à tous ceux et toutes celles qui ont de façon expérimentale entamé ces travaux d'écriture électronique et qui ont ensuite accepté le débat sur les présupposés et les conclusions de cette initiative.

textes des contributions initiales. Impossible archive !
Nécessaire archive.

Discours et pouvoir. Revenir à Foucault.

Les thèses sur l'accessibilité de l'information à travers le document numérique et le web sémantique donnent à croire qu'une dissociation est possible entre discours et pouvoir, et que l'accès à l'information n'est qu'un problème d'ordre technique. Telle pourrait être l'une des pistes ouvertes par Foucault que l'on pourrait mobiliser dans ce dialogue intemporel. Le discours n'est pas ce que croient les militants de l'archive ouverte. Le modèle d'intertextualité qui nous est proposé est pauvre, puisqu'il repose sur une conception du dialogue qui semble très fragile et dogmatique. Ces formations discursives sont porteuses de pouvoir, d'idéologie, de formes, certaines transparentes, d'autres totalement opaques. C'est tout le travail mené par Foucault sur la folie, montrant à la fois l'absence d'unité entre tous les discours qui l'évoquent, et des liens discursifs forts entre des événements, des dispositifs institutionnels, scientifiques notamment. Rappelons cette phrase que nous citons la dernière fois :

« On a beau dire ce qu'on voit, ce qu'on voit ne loge jamais dans ce qu'on dit, et on a beau faire voir, par des images, des métaphores, des comparaisons, ce qu'on est en train de dire, le lieu où elles resplendissent n'est pas celui que déploient les yeux, mais celui que définissent les successions de la syntaxe »⁷.

Qu'avons-nous donc chez Foucault à opposer à l'approche algorithmique du discours ? L'approche allégorique de la pensée, « la presque imperceptible cassure des paroles manifestes », « la parole muette, murmurante, intarissable qui anime de l'intérieur la voix qu'on entend ». « Qu'est-ce qui se disait donc dans ce

⁷ Foucault, Michel, *Les Mots et les choses*, op cit p. 25

qui a été dit ? »⁸. Voilà comment se dit cette recherche allégorique, cela n'est pas très « binaire », on en conviendra volontiers.

L'allégorie n'est pas convaincante, pourtant c'est bien ainsi qu'on va pouvoir mettre en évidence des jeux de relations, entre énoncés, entre groupe d'énoncés, entre énoncés et événements. C'est l'outil majeur d'approche des épistémè, des relations interdiscursives à une époque ou de manière transhistorique. Sans doute faut-il dans un premier temps un découpage commode, spatial ou historique. Mais le danger est grand que la temporalité de référence ne permette pas de faire apparaître certaines relations discursives, pire qu'elle les masque.

« Les formations discursives »

Cette notion permet d'interroger la relation entre un discours et son objet. L'Histoire de la Folie a bien montré que la permanence et la singularité d'un objet ne suffisent pas à « faire » un discours ; c'est bien plutôt « l'espace où divers objets se profilent et continûment se transforment » qui permettrait de caractériser un discours. Parler de formations discursives c'est donc mettre l'accent sur le fait que l'objet n'est pas une entité autre que le discours même où il (l'objet) s'élabore. L'exemple du discours médical (Naissance de la clinique, Les Mots et les choses) est très éclairant pour comprendre les vicissitudes actuelles de la réforme de la sécurité sociale en France, réforme qui s'accompagne d'un cortège d'images et de représentations du statut de malade, du statut de personne en bonne santé. Un expert faisait récemment observer que, curieusement, la longévité d'une population n'est pas aujourd'hui retenue comme un indicateur d'évaluation d'un système de santé. L'espace public tient aujourd'hui une place considérable dans la constitution des discours de la santé, alors qu'au

⁸ Foucault, Michel, *L'Archéologie du savoir*, op cit, pp 39-40.

19e et au début du 20e la médecine moderne naissait dans la fracture distinctive avec l'espace public.

Observer aujourd'hui comment se publicisent les thèmes de la société de l'information amène à constater que c'est la technicisation qui est choisie comme angle. C'est le plus petit commun dénominateur, il évite d'aborder les questions qui donneraient lieu à du discours.

Foucault prend également l'exemple de la grammaire constituée comme discours cohérent de Port-Royal à Langhacker ; il montre bien que comme pour la médecine cette cohérence est une pétition de principe que rien ne justifie et que tout conteste.

Mais le travail de Foucault sur ces formations discursives constitue au fond l'ensemble du volume de l'Archéologie du Savoir. Rechercher non les permanences, les récurrences, les cohérences ; mais les dispersions, les ouvertures à partir desquelles les discours se forment, se déforment. Mieux cerner les « règles de formation », c'est-à-dire établir une sorte de grammaire des discours possibles.

Le discours n'existe pas en soi, seules existent des relations discursives qui le dessinent. Ces relations discursives ne sont pas internes au discours : cette sorte d'échographie documentaire que présentent les systèmes du type OAIS⁹ et RSS¹⁰, passent donc à côté de leur objet. Les règles classificatoires d'indexation ne sont pas superposables aux principes de l'herméneutique, ou plus simplement de la lecture. Indexer et lire sont deux pratiques différentes.

⁹ OAIS : Open Archival Information system.

¹⁰ RSS : Really Simple Syndication.

Conclusion

Rappelons pour terminer ce chapitre les trois stratégies possibles que relève Michel Foucault dans *L'Ordre du Discours*, stratégies que mettent en œuvre les « logophobes ».

- Le sujet fondateur : le discours n'est que le truchement imparfait d'une intentionnalité. Si on peut s'en passer c'est mieux.
- L'expérience originaire : le discours ne peut être que le murmure discret des significations
- L'universelle médiation : le discours n'est que le miroitement indéfini de l'être en train d'advenir.

« Tout se passe comme si, écrit Foucault dans OD, on avait voulu effacer jusqu'aux marques de son irruption [le discours, *ndla*] dans les jeux de la pensée et de la langue. Il y a sans doute dans notre société, (...) une profonde logophobie, une sorte de crainte sourde contre ces événements, contre cette masse de choses dites, contre le surgissement de tous ces énoncés, contre tout ce qu'il peut y avoir là de violent, de discontinu, de batailleur, de désordre aussi et de périlleux, contre ce grand bourdonnement incessant et désordonné du discours. »¹¹

On peut à juste titre se demander si l'herméneutique archivistique à l'œuvre dans l'expression même « document numérique » n'est pas la mise en œuvre de chacune de ces trois armes contre le discours, une logophobie « chic », mais redoutable, si facile à partager et à faire partager. Un refus de se ranger à l'idée que le discours est l'homme, et que l'homme n'est que discours.

¹¹ Foucault, Michel, *L'ordre du discours*, op cit pp 52-53.